

J'ai vu...



FOP 44

**Victoire ! A cheval sur un des canons pris
aux Allemands au plateau de Moronvilliers**

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le deuxième épisode de ce roman, *Les boules mystérieuses*, sera projeté sur l'écran, à partir du vendredi 18 mai, dans tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

DEUXIÈME ÉPISODE

PREMIÈRE PARTIE

LE CERCUEIL VIVANT

LA COUR CRIMINELLE

L'audience où devait être jugé Harry Price fut certainement une des plus sensationnelles dans les annales de la cour criminelle de la Havane.

Somme toute, l'opinion publique n'était point défavorable à l'accusé.

L'âme des foules est romanesque. Il suffisait qu'Harry Price aimât Jessie Walcott pour lui devenir aussitôt sympathique. Aussi bien des gens acceptaient-ils volontiers la version de l'accident.

Malheureusement, il y avait contre Harry Price une preuve irréfutable : l'instrument du crime, couvert du sang de la victime, que l'assassin brandissait encore quand on avait pénétré dans la bibliothèque.

Toutes les dénégations du jeune romancier, tous les efforts de son avocat, l'affirmation elle-même de miss Jessie, ne pouvaient prévaloir contre un fait aussi indéniable.

Un seul homme eût pu dire la vérité sur ce qui s'était passé. C'était Malcome-le-Borgne qui avait suivi d'une fenêtre toutes les péripéties de la lutte entre les deux jeunes gens.

Grâce aux libéralités de Juan Navarros, le misérable s'était transformé. Il avait quitté ses habits en loques pour revêtir un costume de flanelle blanche, prétentieusement bordé d'une ganse noire. Une cravate multicolore était nouée autour de son cou et une large fleur ornait sa boutonnière.

Que lui importait que l'on condamnât un innocent ? Ce secret était pour lui une mine d'or qu'il se promettait bien d'exploiter dans l'avenir, pour son plus grand profit.

Après l'audition des témoins, le réquisitoire de l'avocat général, la plaidoirie du défenseur de l'accusé, la cour s'était retirée pour délibérer. Peu à peu la salle s'était vidée.

Jessie était sortie au bras de son père. Elle était à bout de forces. Mais elle voulait assister aux débats jusqu'au bout, entendre sans retard la décision des juges.

Juan Navarros était impatient, lui aussi, de connaître le verdict. Il s'était montré très modéré dans son récit du crime au tribunal. Il avait dit qu'il ne comprenait rien au drame qui avait coûté la vie à son frère et avait supplié les juges d'acquitter Harry Price. Mais c'était là une feinte générosité. Certain que son rival serait condamné et qu'il en serait débarrassé pour toujours, il espérait aussi ne pas perdre l'amitié de miss Jessie et pouvoir revenir chez M. Walcott.

Il se promenait nerveusement de long en large, attendant la reprise de l'audience, quand Malcome, qui le guettait depuis quelques instants, s'approcha doucement de lui.

— Señor Navarros, lui dit-il aimablement, je vous salue !...

Désagréablement surpris par la vue de son complice, Juan Navarros fit semblant de ne pas le reconnaître et lui tourna le dos. Mais l'autre ne sembla pas le moins interloqué par un accueil aussi froid. Il se borna à s'avancer derrière le jeune Cubain et, de manière à n'être entendu que par lui :



Juan Navarros glissa une liasse de banknotes dans la main du misérable.

— Ah ! murmura-t-il, si cependant ceux qui savent la vérité voulaient parler !...

D'un bond Juan Navarros s'était retourné et, le regardant dans les yeux, lui demanda :

— Que voulez-vous dire, Malcome ?

— Qu'il suffirait peut-être d'un mot de moi pour faire acquitter Harry Price !... Depuis quelques instants, ajouta-t-il en soupirant, ma conscience s'agite d'une façon singulière et me conseille d'aller raconter aux juges une histoire qui les intéresserait beaucoup... c'est la misère, señor Navarros, qui en est cause !... ma conscience ne supporte pas d'être pauvre...

Son interlocuteur pâlit. Cet homme pouvait le perdre et faire échouer tous ses projets ; il importait absolument qu'il se tût.

— Combien vous faut-il ? interrogea-t-il.

— Ce que votre générosité voudra...

Juan Navarros prit dans sa poche une liasse de banknotes et, sans que personne le remarquât, la glissa dans la main du misérable.

L'autre les engloutit rapidement.

— Il est toujours facile, murmura-t-il en guise de remerciement, de s'entendre entre gens intelligents !...

Le tribunal rentra à ce moment. Chacun se hâta de regagner sa place. Toute la salle s'était levée.

D'une voix lente le président lut le verdict : Reconnu coupable d'assassinat volontaire sur la personne de Diégo Navarros, Harry Price était condamné à vingt ans de bague et à la déportation.

Un cri éperdu lui répondit :

— Vous avez condamné un innocent !

— Faites sortir cette femme ! dit le président.

Mais c'était inutile. Déjà Jessie s'était écroulée, évanouie, dans les bras de son père.

A la lecture de la sentence, frappé en plein

cœur, Harry Price avait voulu s'élaner vers le tribunal pour lui faire entendre une suprême protestation.

Les gardiens l'avaient retenu et, d'un geste rapide, lui avaient passé les menottes aux poignets.

Depuis le jour de son arrestation il semblait au jeune homme qu'il vivait un effroyable cauchemar. Il ne pouvait croire ce qui se passait.

Jusqu'au dernier moment il n'avait perdu ni son sang-froid, ni son courage ; n'était-il point impossible que les débats ne fissent éclater son innocence ?

Mais quand il se retrouva, seul, dans sa cellule, toute l'horreur de la situation lui apparut brusquement : il était condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis. Il n'était plus qu'un forçat inscrit sous un numéro infamant.

Et c'était au moment même où il allait toucher au bonheur et à la fortune qu'une singulière ironie du sort lui imposait la plus rude et la plus injuste des épreuves. Alors, baissant la tête, il se mit à pleurer longuement, découragé ; plutôt la mort que le bague !

Le soir, un de ses gardiens lui remit secrètement un billet :

« Harry, lui écrivait Jessie, je sais que vous êtes innocent, et que les apparences, seules, ont été contre vous. Je vous aime toujours. J'attends et j'espère. La vérité éclatera un jour. Jusque-là prenez patience et ayez confiance. Je ne vous oublierai jamais. »

Alors, Harry Price se redressa, une lueur d'espoir venait d'illuminer son cerveau.

Il vivrait pour montrer à Jessie qu'il était toujours digne d'elle et se venger de Juan Navarros qui l'avait plongé dans l'abîme...

TRAVAUX D'APPROCHE

Juan Navarros avait laissé s'écouler quelque temps avant de reparaître boulevard Washington ; il attendait patiemment que le chagrin de miss Jessie fût moins aigu et qu'elle consentît d'elle-même à le recevoir.

D'ailleurs, pendant cette absence M. Walcott s'occupait de ses intérêts.

Se croyant débarrassé pour toujours du jeune romancier, il ne perdait pas de vue le mariage qu'il souhaitait si ardemment.

Un jour, pendant le dîner, il s'hardit à dire à sa fille :

— J'ai rencontré tantôt ce pauvre Navarros. Il est sincèrement désolé de la condamnation d'Harry Price. Tu te rappelles qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour qu'on l'acquittât ? Ce n'est pas de sa faute si les juges ont été impitoyables !

A son grand étonnement Jessie lui répondit :

— Mon père, soyez bien persuadé que je n'en veux aucunement à Juan Navarros. Il s'est conduit, à l'audience, en honnête homme. Je lui sais même gré d'avoir défendu Harry.

— Alors tu consentirais à ce qu'il revint ici ?

— Dites-lui de ma part, je vous prie, que je le reverrai volontiers !

M. Walcott eût embrassé sa fille pour cette bonne réponse. Juan Navarros revint donc à la villa du boulevard Washington.

Il voulut s'excuser auprès de miss Jessie d'être la cause indirecte de son immense chagrin et d'avoir été, malgré lui, mêlé à cette effroyable catastrophe qui lui brisa le cœur. Mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— Ne parlons jamais de cela, señor Navarros ! lui dit-elle. J'ai maintenant un devoir à remplir : celui de réhabiliter un innocent

(1) Le premier épisode de *Ravengar* a été publié dans notre numéro du samedi 5 mai.

injustement condamné! Voulez-vous m'y aider?

— Nous y travaillerons ensemble, repartit hypocritement le Cubain. Ne doutez pas que je ne sois, moi aussi, heureux de savoir que ce n'est pas Harry Price qui a tué mon malheureux frère. J'avais tellement de sympathie pour ce garçon!

Jessie lui tendit la main.

— Merci!...

Steven Walcott fut enchanté du rapprochement des deux jeunes gens.

— Mon enfant, lui disait-il, combien je serais content si, un jour, tu te décidais à devenir la femme de Juan Navarros! Mes affaires périclitent, malheureusement, de plus en plus. Pour me remettre à flot, j'aurais besoin de gros capitaux. Lui seul, tu le sais, peut me les fournir! Je ne te cacherais pas que, si tu n'épouses pas Juan Navarros, ce sera pour nous la ruine!

— Père, vous savez bien que je ne l'aime pas!...

— Cela viendra...

Tu seras heureuse avec lui. Et entre nous... ne vaut-il pas mieux être la femme d'un homme riche et considéré que de rester la fiancée d'un forçat!

Un sursaut de colère secoua Jessie.

— Vous savez bien, père, qu'Harry est innocent!...

M. Walcott n'osa pas insister, tandis que la jeune fille le quittait pour aller retrouver dans le jardin Juan Navarros dont on lui avait annoncé l'arrivée.

— Etrange contradiction que l'âme des jeunes filles! murmurerait l'Américain. Jessie affirme qu'elle n'aimera jamais Juan Navarros, et elle s'empresse de le rejoindre. Allons, ne désespérons pas! L'amour viendra sans qu'elle s'en aperçoive et, *by Jove*, Juan Navarros sera bientôt mon gendre!

Ileût été plus étonné encore s'il eût entendu la conversation des deux jeunes gens.

Assise à côté du Cubain, sur un des rochers escarpés qui formaient le fond du jardin, Jessie l'interrogeait adroitement.

Mais son interlocuteur était trop malin pour se laisser prendre au piège.

— Que voulez-vous, une fois de plus, que je vous dise, chère miss Jessie? répondait-il. Non, évidemment, je n'ai pas vu, ce qui s'appelle vu, de mes propres yeux, Harry Price écrire ce papier! L'affaire fut conclue pendant un de mes voyages à Rio-de-Janeiro, ainsi que la date en témoigne. C'était Diégo qui dirigeait, en mon absence, mes affaires. Et si l'engagement porte mon nom, c'est parce que c'est moi le chef de notre maison de commerce. Au retour, Diégo me mit, d'ailleurs, au courant de ce qui s'était passé et m'expliqua comment, sachant mon amitié pour Harry Price, il n'avait pas hésité à lui avancer la somme dont il avait un besoin urgent, tout en se couvrant, comme c'était son devoir, par un billet en règle. Pourquoi aurais-je douté de la générosité de mon frère? J'avais en lui une confiance absolue qu'il n'a jamais, du reste, trahie. Quant à moi, je n'attachais aucune importance à ce papier au point que je ne m'en occupais jamais et que je le laissais entre les mains de Diégo!

Comme il parlait encore, il se sentit doucement tiré par la basque de sa jaquette.

Il se retourna: Malcorne-le-Borgne était à ses côtés.

— Señor Navarros, dit-il en s'inclinant très bas, le chapeau à la main, vous m'excuserez, mais j'ai un besoin urgent de vous parler.

— Vous voyez bien que je suis occupé, repartit le jeune homme avec colère.

— Je le sais bien, señor Navarros, reprit Malcorne sans se démonter, mais c'est une chose qui ne peut supporter aucun retard.

Miss Jessie s'était levée.

— Ecoutez ce que vous veut cet homme, cher ami, fit-elle. Je vais vous laisser un instant et je reviendrai dans quelques minutes vous prendre.

Et d'un pas léger elle disparut derrière les palmiers...

— Pardon, señor, répondit-il imperturbable, permettez-moi de me retirer, ce ne sont point des paroles de gentilhomme! Je vas aller trouver miss Jessie et m'excuser de l'avoir dérangée inutilement.

— Misérable! s'écria Juan Navarros en pâissant, tu me tiens et tu ne me lâches pas... Allons, finissons-en. Combien veux-tu pour que je ne te revoie jamais... jamais?... Car, c'est la dernière fois... la dernière, tu entends, que je paie ton silence. Si tu reviens, je fais appeler un policeman!

— Ne vous fâchez point, señor! répliqua doucement Malcorne, il est toujours si facile de s'arranger sans élever la voix. Donnez-moi cinq cents dollars et je vous laisserai désormais en paix. C'est une petite somme pour vous et elle me permettra de retourner à New-York.

— A New-York?

— Oui, l'air de la Havane ne me réussit pas. J'ai la nostalgie de l'Hudson.

Juan Navarros réfléchit un instant. Malcorne quittant Porto-Belgado, c'était sa tranquillité conquise et tout danger écarté.

— Soit! dit-il... voici vos cinq cents dollars... Quand vous serez à New-York, je vous enverrai un chèque d'autant, vieille tripouille.

— Vous n'êtes guère poli, señor!...

C'en était trop. Une bouffée de rage passa dans le cerveau du Cubain. La patience l'abandonna. Il saisit son interlocuteur au collet et le secoua vigoureusement.

— Et vous entendez, si jamais je vous retrouve sur ma route, je n'irai point chercher un policeman. Je vous abattrais comme un chien enragé. Tenez-vous-le une bonne fois pour dit et ne reparaissez jamais devant mes yeux!

Malcorne se contenta de ramasser son chapeau tombé dans la poussière, épousseta négligemment de la main les parements de son veston à l'endroit où Juan Navarros l'avait empoigné et se

retira en murmurant entre ses dents:

— Señor, la colère est mauvaise conseillère!... Vous vous repentirez un jour de votre manque d'égards envers moi...

LE BAGNE

Un ordre était arrivé que tous les forçats condamnés à la déportation fussent embarqués sur le transport d'Etat *le Saannah*, pour être conduits dans les colonies américaines, afin d'y exécuter de grands travaux.

Harry Price fut désigné pour faire partie du premier convoi.

A cette nouvelle il frémit douloureusement. Il avait toujours gardé l'espoir de s'évader. Employé à l'infirmerie du bagne, il avait, plusieurs fois déjà, essayé de s'enfuir. Mais il n'avait jamais pu mettre son projet à exécution.

A bord du navire qui transportait les forçats, la discipline était moins stricte et la surveillance se relâchait un peu; on savait bien qu'il leur était impossible de s'évader en pleine mer.

Vêtu d'un costume de toile blanche portant dans le dos la grande lettre P, qui signifiait « Penitencia », Harry Price, employé aux travaux de nettoyage du pont, était occupé à polir les cabestans de fonte.



Harry Price, employé aux travaux de nettoyage du pont, était occupé à polir les cabestans de fonte.

LES RAISONS DE MALCORNE

C'était bien Malcorne-le-Borgne que Juan Navarros avait devant lui.

Il avait perdu la veille, au jeu, tout ce qu'il possédait et, ne sachant où trouver de l'argent pour satisfaire sa passion, avait aussitôt songé que Juan Navarros ne pouvait refuser, cette fois encore, de venir à son aide.

— Que venez-vous faire encore ici? lui demanda Juan Navarros d'un ton irrité.

— Voici, señor. J'ai eu tort, hier soir, d'accepter une partie d'ombre. Que voulez-vous? J'adore ce jeu-là! Par exemple, j'aurais dû me méfier. J'ai été volé comme dans un bois. Moi qui en remontrerais aux plus fins tricheurs de toute l'île de Cuba!... Ils m'ont tout pris, jusqu'à mon dernier douro!...

Juan Navarros écoutait ce récit en silence, enveloppant de son regard froid l'homme qui était devant lui.

— Monsieur Malcorne, fit-il quand l'autre se fut tu, il était entendu entre Diégo et vous qu'en échange du petit service que vous nous aviez rendu, vous toucheriez cent dollars. Le jour du procès, abusant de la situation, vous m'avez extorqué cent dollars de plus. Vous voici de nouveau aujourd'hui, la main tendue. Est-ce que vous avez l'intention de continuer ce chantage?

Souvent il songeait aux moyens de reconquérir sa liberté et se sentait prêt, quelque insensé qu'il pût être, à mettre à exécution le premier projet d'évasion dont l'occasion se présenterait à lui.

Trois jours après que le *Saannah* eût quitté la Havane, un décès se produisit à bord.

Un forçat mourut subitement. En ce cas, la procédure est simple. Quatre planches grossièrement assemblées. Deux boulets de plomb. Et le tout, au crépuscule, est balancé par-dessus bord, dans l'océan.

Le charpentier commença aussitôt sa sinistre besogne.

Ce ne fut pas long. En quelques heures la bière fut prête. Deux forçats prirent le défunt, l'un par la tête, l'autre par les pieds, le descendirent au magasin de menuiserie et le déposèrent dans le cercueil en attendant que le couvercle fût cloué et la nuit venue...

Ce jour-là, profitant d'un moment d'inattention du sous-officier qui gardait les forçats, Harry Price s'était glissé jusqu'à une barque suspendue à l'arrière du navire. D'un mouvement brusque il arracha la bâche qui la recouvrait et se préparait déjà à couper, avec le couteau qu'il cachait depuis longtemps sous ses vêtements, les cordes qui la retenaient au flanc du navire.

Il croyait déjà avoir réussi quand le commandant du *Saannah*, l'ayant aperçu de sa passerelle, donna l'alarme. Des matelots accoururent.

Surpris dans sa besogne, Harry Price ne vit son salut que dans la fuite. Abandonnant la barque, il se sauva le long des bastingages.

Mais un des marins l'eut vite rejoint. Se retournant, le jeune homme le saisit à la gorge et l'envoya rouler sur le pont. Mais quelle chance avait-il d'échapper? Il reprit sa course. Soudain, un panneau d'écotille ouvert se dressa devant lui. Machinalement il s'y engouffra.

Il pénétra ainsi dans le magasin de menuiserie; et là il s'arrêta, à bout de souffle, décidé à tenir tête à la meute lancée à ses trousses et à défendre chèrement sa vie.

Mais il aperçut le cercueil. Et alors une idée infernale lui traversa le cerveau.

En un tour de main il eut enlevé le cadavre, l'eut placé dans la haute armoire où le menuisier serrait ses planches et ses outils.

Puis, l'ayant fermée avec soin, il se glissa à la place du mort et rabattit le couvercle de la bière sur lui. Il était temps.

Les matelots arrivaient. D'un coup d'œil rapide ils s'assurèrent que la pièce était vide et se remirent à la poursuite du fugitif.

Une demi-heure plus tard, les officiers se trouvaient réunis sur la passerelle.

— Commandant, dit l'un d'eux, on a sonillé le navire de bas en haut, mais l'homme n'a pas été retrouvé. Il s'est certainement précipité dans la mer!

— En ce cas, messieurs, laissons-l'y!

Ce fut toute l'oraison funèbre d'Harry Price.

Cependant, le crépuscule tombé, on procéda à l'immersion du défunt. Un mort est un juste. Au seuil de l'éternité, le plus misérable forçat a droit au salut des hommes. Quatre marins descendirent chercher le cercueil. On le déposa un instant sur le pont. Les matelots portèrent la main à leur baret. Et, faisant l'office de pasteur, le commandant, se découvrant, lut rapidement quelques versets de la Bible. La cérémonie était terminée.

Mais, au moment d'enlever le cercueil, un des matelots s'aperçut que le couvercle n'avait pas été cloué. Un matelot attrapa une petite corde, la passa sous la bière, la noua en un tour de main.

Un instant après, le funèbre cortège était arrivé près du bastingage. Le commandant se découvrit de nouveau. Un coup de sifflet retentit. Le cercueil bascula dans les bras des marins, puis s'enfonça dans l'océan. Harry Price était parti pour l'éternité.

SUR L'OCÉAN

Depuis qu'il avait pris la place du mort, Harry Price avait dû faire appel à tout son

courage et à toute son énergie. Pressés de terminer leur besogne, les matelots n'apportèrent aucune délicatesse à son accomplissement. Tandis qu'ils montaient l'escalier étroit avec leur pesant fardeau, le jeune homme, la tête ballottée contre les parois rudes du cercueil, dut plusieurs fois se mordre les lèvres pour ne point laisser échapper un cri de souffrance.

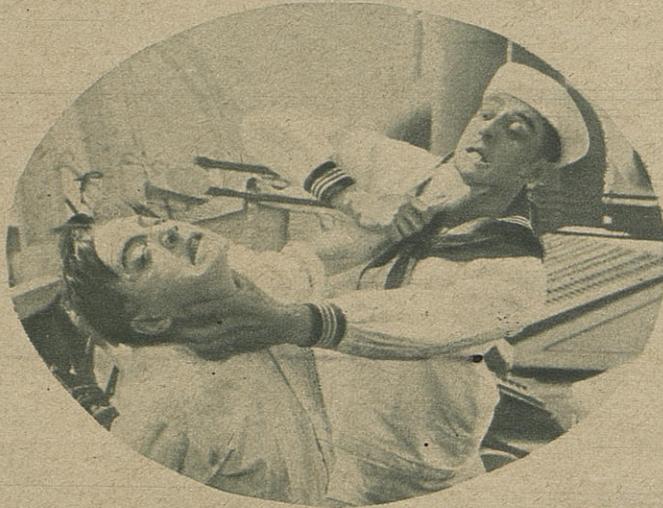
Il entendit le commandant du navire lire les versets de la Bible, puis donner l'ordre de l'immerger.

Il poussa un soupir de soulagement quand le matelot déclara qu'on n'avait pas le temps de courir après le charpentier et qu'on se contenterait de lier le cercueil avec une simple corde. Dès lors, Harry Price ne douta point qu'il était sauvé.

Du doigt il s'assura que les planches du couvercle n'étaient pas trop étroitement jointes pour que la lame de son couteau ne pût passer entre elles. Puis le quartier-maître avait jeté un coup de sifflet. Le cercueil avait basculé par-dessus le bastingage.

Harry Price perçut sa chute dans l'océan, l'éclaboussement des vagues sous le choc, puis la lente descente au fond de la mer.

Mais, pendant ce temps-là, par un effort



Mais un des marins l'eut vite rejoint. Se retournant, le jeune homme le saisit à la gorge...

surhumain, il avait eu le temps de couper la corde, et tandis que le cercueil s'enfonçait, le couvercle se détachait.

Il était libre.

En quelques secondes il remonta à la surface, respira si fort qu'il crut que sa poitrine allait éclater.

Le navire pénitencier, filant de toute la vitesse de ses hélices, était déjà loin; personne n'aperçut le forçat ballotté par les vagues.

Maintenant, qu'allait-il devenir? Perdu au milieu de l'océan, que pouvait-il faire?

« C'était la mort qui l'attendait, une mort affreuse contre laquelle il était plus effroyable encore d'essayer de lutter jusqu'à la dernière minute.

Alors, l'image adorée de sa fiancée lui apparut.

Il la vit assise dans le coin de la bibliothèque qu'elle affectionnait... elle avait cette toilette de tulle blanc qui lui allait à ravir... et des fleurs dans l'or éclatant de sa chevelure... Juan Navarros était accoudé derrière elle... il lui baisait la main... et elle lui souriait...

Et M. Walcott, qui s'était avancé sans bruit, derrière la porte, entendait leur conversation... et une profonde satisfaction se peignait soudain sur son visage... il ne pouvait plus douter désormais que le cœur de sa fille n'était plus fermée, comme auparavant, au riche Cubain qu'il désirait tant avoir pour gendre...

Abominable vision!... supplice pire encore que tous les autres!... Harry Price ferma les yeux pour ne pas voir ce spectacle qui, à l'honneur de sa situation, ajoutait une douleur sans nom. Peu à peu, ses forces diminuaient.

L'énergie, la volonté surhumaine de vivre qui l'avaient soutenu jusqu'à présent, s'affaiblissaient à mesure que sa résistance physique faiblissait.

Un brouillard épais tombait sur la mer, l'enveloppait comme un linceul.

Il eût fallu, en vérité, un miracle pour sauver cet homme perdu dans l'immensité!...



DEUXIÈME PARTIE

LE TRÉSOR DE MORGAN

UN ARTICLE DU «NEW-YORK HERALD»

Jessie ne cessait de songer à Harry.

Malgré tout elle conservait l'espérance de le revoir un jour. Une intuition secrète lui disait même qu'il reviendrait bientôt, libéré de l'effroyable fatalité qui avait pesé sur lui.

Machinalement elle parcourait le numéro du *New-York Herald* que Tom venait d'apporter dans la bibliothèque, quand, soudain, un titre en caractères plus gros attira son attention. Et, le cœur battant, elle lut:

MORT TRAGIQUE D'UN FORÇAT.

« Pendant la traversée du transport d'État le *Saannah*, parti de la Havane avec une centaine de forçats, un de ceux-ci, trompant la surveillance des gardiens, essaya de s'évader et se jeta à la mer.

« *Entreprise téméraire car, naturellement, il se noya et son corps ne fut pas même retrouvé! Ce forçat n'était autre qu'Harry Price, le jeune romancier qui s'était acquis une certaine réputation, mais auquel le meurtre de M. Diégo Navarros, un des plus riches négociants de l'île de Cuba, avait valu, ainsi qu'on s'en souvient, une condamnation à vingt ans de travaux forcés.* »

Jessie laissa tomber le journal et de douloureux sanglots la secouèrent tout entière.

Cette fois, elle ne pouvait plus douter: Harry était bien mort. Il lui semblait que son cœur se brisait et qu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus précieux au monde. Maintenant, elle était seule dans la vie. Toute sa confiance dans l'avenir, qui avait résisté aux pires assauts de la destinée, s'écrasait brutalement,

sans espérance possible.

M. Walcott entra à ce moment.

— Qu'y a-t-il donc, ma chérie, interrogea-t-il affectueusement?... et pourquoi toutes ces larmes?...

Elle lui tendit le journal.

A mesure qu'il lisait, une joie secrète envahissait M. Walcott; mais il la dissimula avec soin et, d'un ton plein de tendresse:

— Allons, Jessie, sois raisonnable!... les douleurs humaines ne sont pas éternelles... N'oublie jamais le fiancé qui t'était cher, mais écoute aussi la voix de la raison!... Maintenant, tu peux bien me le promettre?

D'une voix brisée, Jessie répondit:

— Je te promets, père...

Et, de ce moment, en effet, elle était résignée au sacrifice. Puisqu'elle avait perdu l'homme qu'elle aimait, elle se dévouerait désormais à son père.

Elle n'aimait point Juan Navarros, mais, puisque son mariage était indispensable pour rétablir les affaires de M. Walcott, elle consentirait à l'épouser.

Dans sa tombe Harry Price l'approuvait certainement.

Quelques jours plus tard, elle alla trouver M. Walcott.

Il était installé à son bureau, tenant entre ses mains fiévreuses son front où perlaient des gouttes de sueur froide. Plongé dans ses chiffres, il cherchait désespérément comment il arriverait à faire face à sa prochaine échéance.

— Mon père, lui demanda-t-elle d'un ton décidé, votre situation financière est-elle assez compromise pour que l'appui de Juan Navarros vous soit indispensable?

— Mon enfant, elle est désespérée!...

Elle ferma les yeux. Un suprême combat se livrait en elle. Elle dut faire appel à tout son courage. Mais n'était-elle pas résolue à tout sacrifier pour sauver son père?

Et, dans un souffle, elle murmura :
— Alors, mon père, j'épouserai le señor Juan Navarros...

Il se leva et la serrant dans ses bras :

— Ah! ma chérie!... balbutia-t-il.

Deux heures plus tard, le jeune homme, averti aussitôt par M. Walcott, arrivait boulevard Washington.

Il était si heureux qu'il n'écoutait pas même les explications de son futur beau-père et se bornait à lui répondre :

— Ma fortune est à vous, cher monsieur Walcott; disposez-en à votre gré...

Il avait hâte de rejoindre Jessie.

Elle l'attendait dans le petit coin verdoyant et ombragé du jardin qu'elle affectionnait, près du pont rustique à la balustrade duquel elle s'était si souvent accoudée pour songer à Harry.

— Chère Jessie, s'écria-t-il, en lui baisant la main, de quelle joie immense vous me comblez!...

Mais, d'un ton calme, elle l'interrompit :

— Señor Navarros, je ne vous aime pas. Je vous l'ai dit. Néanmoins, si vous désirez toujours que je sois votre femme, j'accepte. Mais il est bien entendu que, comme vous me l'avez proposé, ce ne sera que de nom et qu'il n'y aura jamais rien de commun entre nous!

— Il en sera ainsi que vous le voulez, ma chère fiancée! acquiesça le Cubain en étendant la main, comme pour prendre le ciel à témoin de son serment. Et maintenant, ajouta-t-il, vous plairait-il de me dire quel jour vous fixez pour notre mariage?

— Celui que vous voudrez, Juan...

Et elle ajouta encore :

— Vous comprenez cependant qu'il me sera impossible de rester à Porto-Belgado. J'y ai trop de souvenirs! Je vous demande donc encore, lorsque nous serons mariés, de quitter l'île de Cuba et d'aller nous installer en Amérique.

— Vous comblez mes désirs, lui répondit Juan Navarros. Rien ne me retient dans ce pays, et je pourrai aussi bien diriger mes affaires d'un autre. Voulez-vous que nous nous installions à New-York?

— Je le veux bien, Juan...

— Et même, si cela pouvait vous agréer, ma chère fiancée, pour nous rendre à La Havane, où nous trouverons le paquebot de New-York, nous prendrions mon petit yacht le *Margarett*?

— Je veux bien, Juan...

Il lui semblait qu'elle vivait un rêve dont elle n'avait point le courage de s'arracher pour retomber dans la réalité.

Mais elle était touchée par la respectueuse déférence que lui montrait Juan Navarros et elle était certaine qu'après tant de douloureuses épreuves, son pauvre cœur trouverait, auprès de lui un peu de la paix et de la tranquillité dont elle avait tant besoin!

LE RETOUR DU FORÇAT

Le miracle s'était cependant produit. Harry Price, perdu au milieu de l'océan, avait été sauvé.

Au moment où il allait être englouti pour toujours, un petit vapeur apparaissait tout à coup à l'horizon et le recueillait.

Harry Price raconta que la barque de pêche à bord de laquelle il se trouvait avait, la nuit précédente, sombré corps et biens, et qu'il était le seul survivant de tout l'équipage.

Le capitaine, ignorant ce que signifiait la grande lettre P imprimée sur le dos du naufragé, ne douta point de son récit et lui fit donner des vêtements.

Mais, à la première terre en vue, Harry Price demanda à y être débarqué. Il ne tenait point à gagner un port américain où son signalement pouvait avoir été envoyé.

Une chaloupe fut donc détachée, mais comme des rochers l'empêchaient d'arriver jusqu'au rivage, Harry Price se jeta à la mer et gagna la terre ferme à la nage.

Son premier soin fut de se débarrasser de ses vêtements de forçat. Il était libre.

Mais qu'allait-il faire de sa liberté?

Il n'eut pas une minute d'hésitation : son unique pensée fut pour Jessie.

Au prix de mille dangers, risquant à chaque instant d'être reconnu et arrêté, il parvint à gagner La Havane, puis de là se glissa jusqu'à Porto-Belgado. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'au boulevard Washington.

Personne ne l'avait remarqué et Malcornele-Borgne lui-même, son pire ennemi, était depuis quelque temps déjà parti pour New-

Quant à lui, il avait désormais un autre rôle à jouer dans le monde.

Si le document d'Eric Mathewson n'avait point menti, le trésor du corsaire Morgan l'attendait, vers le récif de Ravengar, pour faire de lui un autre homme et lui permettre de se venger de tous ceux auxquels il devait son malheur.

Cette pensée lui rendit tout son courage.

A pas lents il se retira et, sans tourner la tête, disparut derrière les palmiers.

C'était au moment même où Jessie Walcott répondait en riant à Juan Navarros qui la pressait tendrement de lui accorder, au moins, le plaisir de leurs fiançailles :

— Rappelez-vous, mon ami, ce que vous m'avez promis! Je ne dois être votre femme que de nom et jamais votre amour n'exigera de moi autre chose!...

LE YACHT « MARGARETT »

Ce que se demandait, maintenant, Harry Price, c'était comment il pourrait arriver jusqu'au récif de Ravengar. Il lui fallait pour cela un navire : où le trouverait-il?

Angoissant problème dont il cherchait en vain la solution! Tout en y réfléchissant, il regardait les barques de pêche qui se balançaient dans le port de Belgado.

Au milieu d'elles un petit yacht faisait, sous les rayons étincelants du soleil, éclater la blancheur de sa coque : c'était un pétrolier de plaisance d'une quarantaine de tonneaux.

Son nom se lisait sur les bouées de sauvetage pendues à ses bastingages : *Margarett*.

C'était le bateau sur lequel Juan Navarros devait aller rejoindre le paquebot américain avec Jessie quand elle serait devenue sa femme. A sa vue, une idée subite flamboya dans le cerveau d'Harry Price.

Ce petit navire ferait tout à fait son affaire. Un seul homme pouvait aisément le diriger et il tenait certainement, suffisamment la mer pour aller, à travers l'océan, jusqu'au récif de Ravengar.

Avec un peu d'audace ne pouvait-il point s'en emparer? Il résolut de tenter la chance.

Le lendemain, vers midi, il revint au port. Celui-ci était désert. Les pêcheurs avaient regagné leurs demeures pour éviter la chaleur accablante de cette heure-là.

L'instant était favorable.

Harry Price détacha une petite barque amarrée au quai, sauta dedans et, en quelques coups de rames fut près du yacht.

Comme une grande mouette blanche posée sur les flots d'émeraude, la *Margarett* semblait dormir.

Deux de ses matelots étaient à terre. Le troisième, qui avait la garde du bateau, sommeillait tranquillement sur le pont.

Qu'avait-il à craindre? La *Margarett* était amarrée au milieu du port. Aucun souffle de brise ne ridait même la surface de la mer.

Harry Price, arrivé au yacht, en fit lentement le tour.

Puis, son examen terminé, il attrapa délibérément un filin qui pendait et, se hissant sur les poignets eut, en un instant, atteint le pont.

Le matelot dormait toujours. D'un coup d'œil rapide, Harry Price s'assura que personne ne l'avait remarqué. Alors, d'un bond, il sauta sur le marin et le saisit à la gorge.

Réveillé en sursaut, l'autre se mit aussitôt en devoir de se défendre. Mais la lutte fut courte. Harry Price était le plus fort.

Il accula son adversaire contre le bastingage et, le soulevant d'un geste désespéré, le précipita, à demi étranglé, dans la mer.

Puis, en un tour de main, il mit ensuite le moteur en marche et s'assit au gouvernail.

Il était maître de sa destinée. Le temps



Elle l'attendait dans le petit coin verdoyant et ombragé du jardin qu'elle affectionnait, près du pont rustique.

York, ainsi qu'il l'avait promis à Juan Navarros.

La nuit tombait quand il franchit le mur de la villa. Il s'avança avec précaution, se dissimulant derrière les palmiers.

Mais soudain il étouffa un cri terrible : ses yeux refusèrent à croire ce qu'il voyait.

Juan Navarros serrait doucement la jeune fille contre lui. Les paroles qu'ils échangeaient ne venaient point jusqu'à lui. Mais il entendait le rire argentin de Jessie s'égrener dans le silence comme une cascade de perles.

Une commotion terrible secona son cœur ; la souffrance qu'il ressentit était tellement aiguë qu'il lui sembla qu'il s'entr'ouvrait dans sa poitrine. Ainsi donc Jessie l'avait oublié? Jessie était parjure à son serment? Jessie aimait son rival! Il ne voulut pas en voir davantage.

Il passa ses mains tremblantes sur son front, comme pour en chasser l'affreuse vision. Un soupir douloureux s'échappa de sa gorge.

Et, alors, il réfléchit. Qu'était-il venu faire là, lui, le forçat, le paria?

Il ne ressentait contre elle ni haine ni colère ; puisqu'elle était heureuse ainsi, il n'avait plus qu'à disparaître, qu'à se replonger pour toujours dans l'inconnu!

Et c'était là encore la plus grande preuve d'amour qu'il pouvait donner à celle qu'il avait tant aimée!

J'ai vu

qu'on donnât l'alarme, il serait déjà loin. Construit en vue d'une grande vitesse, le petit pétrolier fendait les lames avec une rapidité extraordinaire : en quelques minutes il avait disparu à l'horizon sans que personne, dans le port, se fût aperçu du drame.

Cependant le marin précipité dans la mer avait, au contact de l'eau, vite repris ses sens.

Il nagea vigoureusement vers l'estacade, grimpa quatre à quatre l'escalier, se secoua, puis, d'une traite, courut au Cercle Nautique où il était à peu près sûr de trouver son patron qui y déjeunait tous les matins avec des amis.

Juan Navarros venait justement d'y arriver en auto.

— Qu'y a-t-il donc, Todd? interrogea-t-il en voyant son matelot trempé de la tête aux pieds.

D'une voix étranglée, l'autre lui raconta ce qui s'était passé.

Tout d'abord, le Cubain ne comprit rien à ce qu'il entendait, tant le récit lui paraissait extraordinaire. Un vol, commis dans de pareilles circonstances, en plein jour, lui paraissait impossible ! Il lui fallut bien, cependant, se rendre à l'évidence : la *Margaret* n'était plus là. Qui donc avait pu la voler? Pourquoi l'avait-on volée?...

Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu le mariage de Jessie Walcott et de Juan Navarros. La cérémonie fut magnifique et toute la ville y assista.

Et si, sous son voile blanc, la fiancée cachait mal les larmes qui, malgré elle, affluaient sous ses paupières, M. Steven Walcott rayonnait de joie : ignorant les conditions posées par sa fille à son gendre, il se réjouissait d'une union si heureuse pour Jessie et si favorable en même temps à ses intérêts.

Quelques heures après la cérémonie, les jeunes mariés partaient pour New-York.

Aussitôt après leur arrivée, une auto les déposait devant un splendide hôtel de la 5^e avenue qu'avait acheté Juan Navarros.

Il fit visiter à Jessie toutes les pièces meublées avec ce luxe raffiné qu'affectionnent les milliardaires américains : pour faire à sa femme une demeure digne d'elle, Juan Navarros avait dépensé sans compter.

Alors, s'inclinant profondément devant elle :

— Je n'ai pas oublié mes engagements, dit-il Jessie; voici votre chambre et voilà la mienne...

L'ÎLOT DE RAVENGAR

En s'emparant de la *Margaret*, Harry Price n'avait qu'un seul but : gagner le récit de Ravengar et se mettre à la recherche du trésor du corsaire Morgan.

Heureusement pour lui, non seulement il y avait à bord une énorme quantité de combustible, mais encore de grandes provisions de bouche : Harry Price pouvait donc voguer sans souci à travers l'Atlantique.

Nuit et jour, il n'avait point quitté le gouvernail. Une force surnaturelle le soutenait. Il sentait qu'il allait bientôt toucher à son but et que, désormais, il était maître de sa destinée.

Un matin, enfin, quand la brume se dissipa, le profil d'une petite île apparut à l'horizon, pointe étroite émergeant de l'immensité.

Le cœur d'Harry Price battit à se rompre. C'était Ravengar !

A mesure qu'il en approchait, les contours se précisaient.

L'îlot avait un aspect stérile et désert. Au sommet quelques palmiers étendaient, sous le soleil, leur panache échevelé.

Harry Price mit la *Margaret* à l'ancre, détacha le petit youyou du bord et gagna le rivage à force de rames.

Il aborda dans une petite anse sablonneuse et, s'aidant des pieds et des mains, grimpa au haut des rochers escarpés et regarda autour de lui.

L'île était, vraisemblablement, le sommet d'une montagne engloutie dans l'océan à la suite d'une catastrophe volcanique, comme une autre Atlantide; son sol était granitique dénudé, triste; et seuls y poussaient quelques

touffes d'herbe et quelques palmiers dont les graines avaient, sans doute, été apportées jusque-là par des typhons.

Quel être humain pouvait y demeurer?

Il appela. Sa voix pouvait être facilement entendue d'une extrémité à l'autre de l'île. Il n'obtint aucune réponse.

Cependant, en revenant sur la plage sablonneuse, il remarqua, près d'un rocher, l'empreinte très nette d'un pied nu que le vent ni la mer n'avaient effacé.

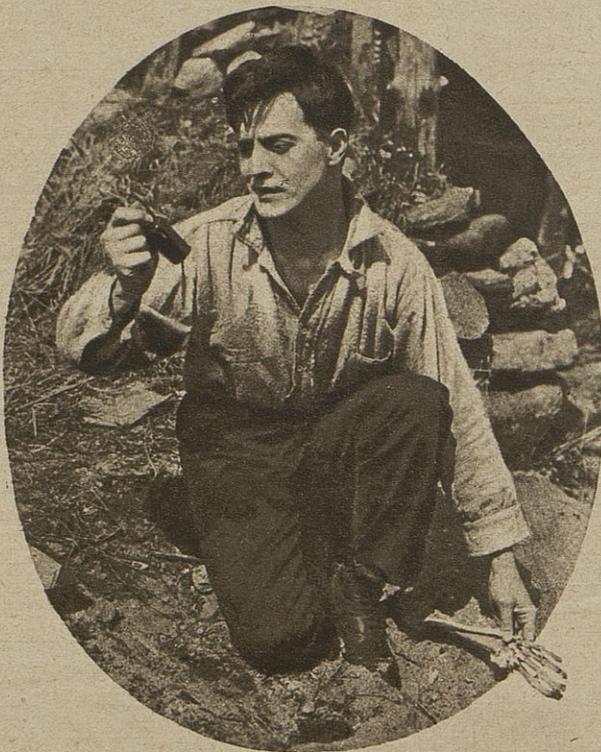
Un homme était donc certainement passé par là ! Il résolut alors de parcourir l'île dans tous les sens et de n'y laisser aucun recoin qu'il n'eût fouillé.

Bientôt une nouvelle surprise l'attendait. Son sang battait plus vite dans ses veines.

Il venait d'arriver devant une petite caverne aménagée à l'aide de poutres et de pierres.

Autour on apercevait plusieurs caisses de provisions encore clouées, et quelques instruments rouillés.

Le document mystérieux n'avait donc pas menti ! Eric Mathewson, chimiste à bord de



Les doigts du squelette tenaient encore un flacon. Il le prit, il l'ouvrit.

Ivanhoë, jeté sur ce rivage inhospitalier par une tempête, avait habité cette île.

Harry Price s'assit sur un rocher et, la tête dans ses mains, se mit à réfléchir : où se trouvait le trésor de Morgan?... N'était-il pas assez bien caché pour qu'il ne le découvrit jamais?

— Je le trouverai ! s'exclama-t-il avec énergie... devrais-je pour cela bouleverser tout le sol de l'île!... devrais-je fouiller chaque rocher un par un !...

Ce qui importait, avant tout, c'était de chercher dans la caverne si Eric Mathewson n'y avait point laissé quelque document qui le lui eût appris. Harry Price se mit immédiatement à l'œuvre.

LE SECRET DU CHIMISTE

Soudain le jeune homme étouffa une exclamation de surprise.

A la porte même de la caverne, en marchant, son pied venait de mettre au jour des ossements. Il se baissa et déblaya le sable.

Peu à peu, une main, puis un bras, bientôt un corps tout entier apparurent : c'étaient les restes d'Eric Mathewson !

Les doigts du squelette tenaient encore un flacon. Il le prit. Il l'ouvrit. Il en sortit trois boules noires de la grosseur d'un œuf de pigeon. Il les examina longuement, sans parvenir à découvrir de quelles matières elles étaient formées.

Mais, en achevant de dégager le squelette, il aperçut sous sa tête un paquet enveloppé avec soin dans une chemise de plomb; celui-ci contenait un volumineux cahier.

Avant de mourir, Eric Mathewson l'avait placé ainsi pour être certain que si on retrouvait, quelque jour, son corps, le précieux manuscrit ne serait pas perdu.

Harry Price l'ouvrit ; sur la première page ces mots se détachaient :

*Journal d'Eric Mathewson,
naufragé de l'Ivanhoë.*

Le jeune homme alla s'asseoir sur un rocher au bord de la mer, et se mit en devoir de le feuilleter. Remettant à plus tard le soin de connaître les aventures de l'infortuné chimiste, il arriva tout de suite aux dernières pages.

L'écriture était presque illisible. Et le cœur battant, Harry Price déchiffra ceci :

« Je vais mourir!... mourir sans que personne me secoure!... Que celui qui découvrira mon corps lui donne, pour l'amour de Dieu, une sépulture chrétienne!... En échange, le trésor du corsaire Morgan lui appartiendra... Il le trouvera enterré à vingt-cinq toises en avant de la pierre de gauche qui marque l'entrée de la caverne... il n'y a qu'une dalle à soulever!... Mais ce n'est pas tout.

« Dans la main de mon cadavre, il y a trois petites boules noires... c'est ma propre invention dont la destinée ne m'a point permis de me servir... Celui qui possèdera mon secret jouira d'un pouvoir tel qu'aucun homme n'aura jamais pu en rêver... Je le donne à celui qui trouvera ce manuscrit, à la seule condition qu'il en fera un bon usage... Adieu!... »

« ERIC MATHEWSON. »

Comme il achevait de lire, Harry Price se sentit saisir à la jambe.

Il se retourna et poussa un cri de terreur.

Une pieuvre énorme, émergeant à demi de l'océan, l'avait saisi avec un de ses tentacules. Il voulut se dégager. Il ne le put.

Un autre tentacule s'enroulait autour de sa seconde jambe, un troisième autour de ses hanches.

Harry Price se débattait avec toute son énergie. Il tira son couteau. La lame s'enfonça dans la chair visqueuse de l'animal.

Il appela au secours. L'écho ne lui répondit même pas.

Un instant encore, il lutta désespérément, essayant de s'accrocher au rocher.

Mais la bête immonde était la plus forte. Lentement elle attirait sa proie dans la mer.

— Jessie!... Jessie! cria une dernière fois le jeune homme...

Bientôt il eut de l'eau jusqu'à la ceinture... puis jusqu'aux jambes... puis jusqu'à la bouche... Et il disparut dans l'océan.

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du deuxième épisode.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

du 25 Avril au 1^{er} Mai.

MERCREDI 25 AVRIL. — Des destroyers allemands attaquent Dunkerque et coulent un torpilleur.

— M. Viviani et le maréchal Joffre arrivent à Washington.

JEUDI 26. — Un avion allemand bombarde Porrentruy, en Suisse : trente-trois maisons atteintes.

VENDREDI 27. — Raid de destroyers allemands contre Ramsgate : cinq victimes civiles.

SAMEDI 28. — Les Anglais prennent Arleux-en-Gohelle.

— Mort de M. Amond, sénateur de Seine-et-Oise.

— La Guatémala rompt avec l'Allemagne.

DIMANCHE 29. — Le Congrès américain adopte la loi de la conscription.

— Le général Pétain est élu chef d'état-major général.

— Discours neutraliste de M. Maura, le leader espagnol.

LUNDI 30. — Succès français au mont Cornillet.

MARDI 1^{er} MAI. — Un avion allemand bombarde Zierikzee, en Hollande : cinq personnes tuées.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

TROISIÈME ÉPISODE :

L'incendie du Magic-Palace

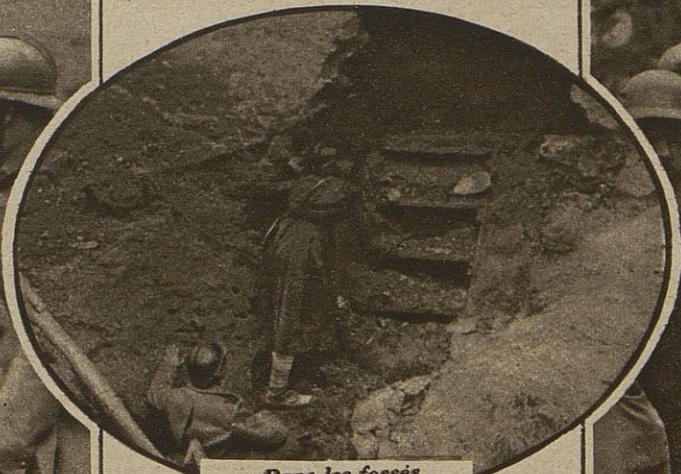


Après le départ de la vague d'assaut qui prit le château, les premiers blessés arrivent au poste de secours.

**AVEC LA BRIGADE RUSSE
SUR LE FRONT FRANÇAIS :
LES VAINQUEURS DE
COURCY**



On soigne
les blessés ennemis.



Dans les fossés
du château de Courcy.



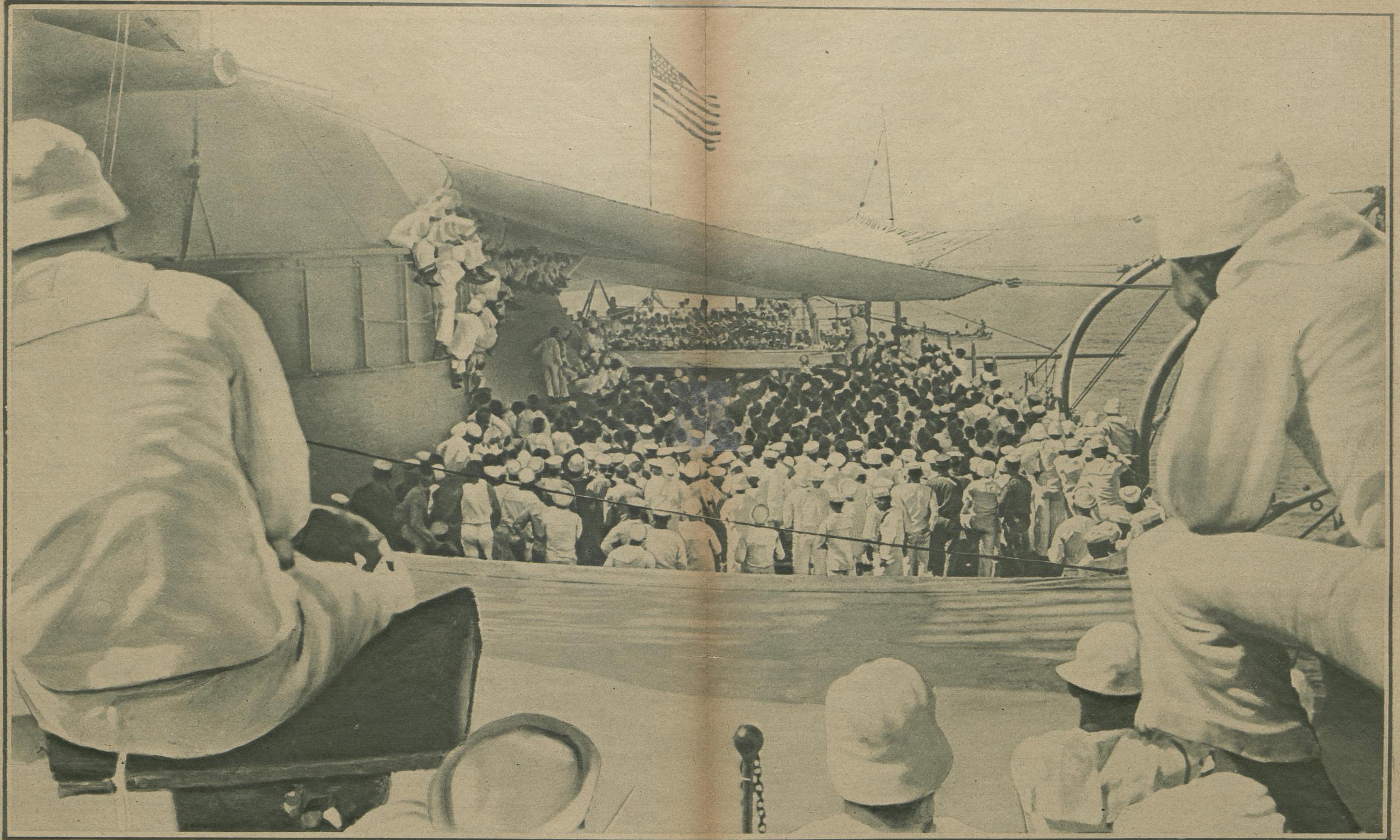
L'interrogatoire
des officiers allemands.



Une colonne de prisonniers ramassés sur les rives du canal.

“ Je m'empresse de porter à votre connaissance que la première brigade russe de France qui combat en Champagne avec le ... corps d'armée s'est particulièrement distinguée et a été citée à l'ordre de l'armée. ” Tel est le télégramme que le général Nivelle a envoyé au généralissime russe Alexeïeff. Il consacre une fois de plus la réputation de bravoure légendaire,

et ce mépris de la mort qu'ont constamment montré les soldats russes du front de Champagne. Lors de la dernière offensive dont les opérations se continuent, ils se sont emparés du château de Courcy et de toute la rive du canal qui borde la pente sud du fort de Brimont. C'est le général Lockchvisky qui commanda ces braves qui font de si belle besogne.



LE CHAPELAIN DU " PENNSYLVANIA " CÉLÈBRE UN OFFICE RELIGIEUX POUR LA VICTOIRE DES ÉTATS DE L'UNION

Les écrasantes majorités qui se sont prononcées, à la Chambre et au Sénat américains, en faveur du service obligatoire, donnent la mesure précise de la vigueur avec laquelle les États-Unis comp-

tent mener la guerre aux côtés des puissances de l'Entente. C'est la flotte de guerre, toute prête au combat, qui prendra part, la première, à l'offensive générale. Tous les équipages, qui ont sur le

cœur les morts du " Lusitania " et tant de provocations insultantes, sont animés du plus légitime désir de les venger. Et voici, sur le " Pennsylvania ", le chapelain du bord qui célèbre l'office divin.

L'autel est élevé sur le pont; au-dessus flotte le pavillon étoilé. Tous les marins suivent les gestes de l'officiant et leurs prières montent vers ce Dieu de Justice que les Allemands ont renié!

EN MARGE DE LA GUERRE

Le sous-lieutenant J.-J. Lemordant, peintre de guerre, bien qu'aveugle, laissé pour mort sur le champ de bataille par les Allemands, vient d'exposer ses œuvres.

A l'hôpital canadien-français de St-Cloud, M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, remet la médaille d'argent à 29 infirmières.

Un grand seigneur anglais, le marquis d'Harlington et sa jeune femme quittent l'église d'Hatfield où leur mariage vient d'être célébré.

A Washington, miss Rankin reçoit les fleurs des suifragettes.

M. Candace, député de la Guadeloupe, en mission à Crouy.

L'abbé Daubescat reçoit la Légion d'honneur aux Invalides.

Aux Invalides, le général Parreau embrasse la fillette d'un brave.

Près de la gare du Nord, à Paris, deux permissionnaires, avant de repartir, donnent une aubade avec des instruments de leur fabrication.

Au Salon des Humoristes qui vient de s'ouvrir à Paris, le peintre Willette est félicité par le peintre H.-G. Ibels et par les exposants. Derrière lui, le peintre Forain, en soldat.

Notre collaborateur Guy de Téraumont, adaptateur de *Ravengar*, engagé volontaire, sur le front avec la mission topographique.

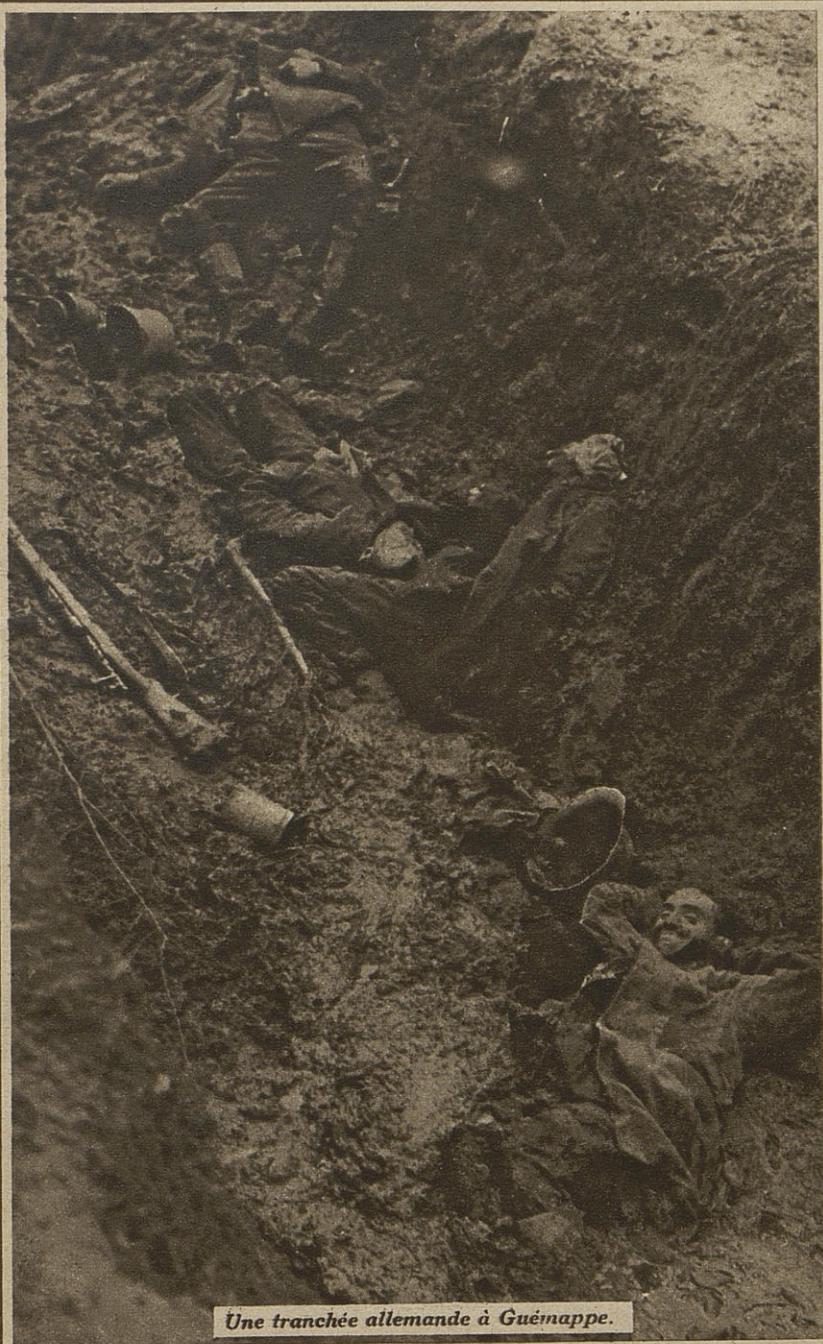
CURE D'EMBOINPOINT
REPRISE ASSURÉE DE 2 à 5 kg PAR MOIS AVEC LE

"MARALIMENT"
(POTAGES ET CROQUETTES aux ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE et PREUVES. Ecrire
LABORATOIRE MARIN
ENGHEN-LES-BAINS (S.O.)
DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, IX^e

BALLONS FOOTBALL... **12 FR.**
GANTS DE BOXE...
RAQUETTES DE TENNIS
et tous articles pour Sports à Prix Réduits
EMBROCATIION CONTRE LA FATIGUE 0 fr. 75
ELIMS PIERRE, 10, Fbg. Montmartre
(dans la Cour), Paris
Expédition partout. — Catalogue gratis.

VICTOR BREYER
LES FLANDRES EN KHAKI
Notes d'un interprète français à l'armée britannique
Préface de Ch. FAROUX
Un volume in-16 2 francs
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris



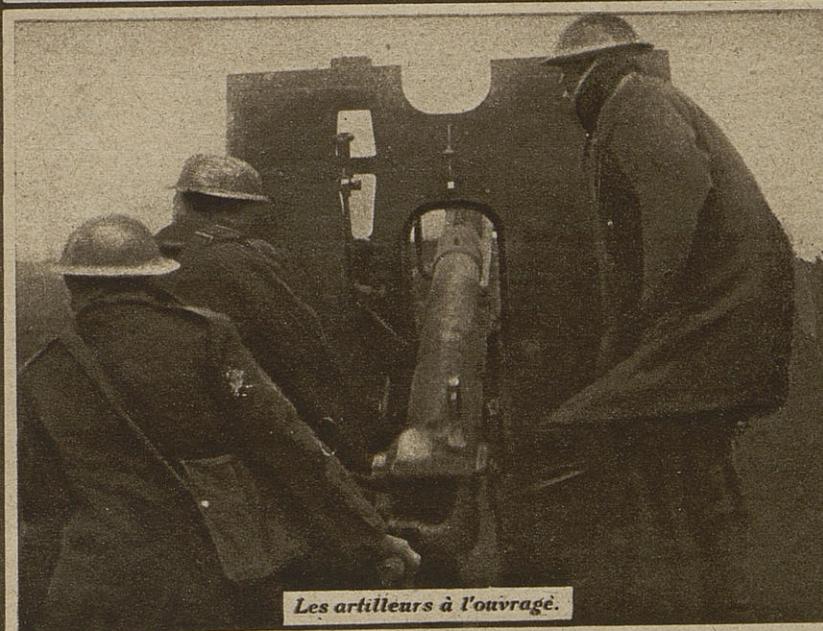
Une tranchée allemande à Guémappe.



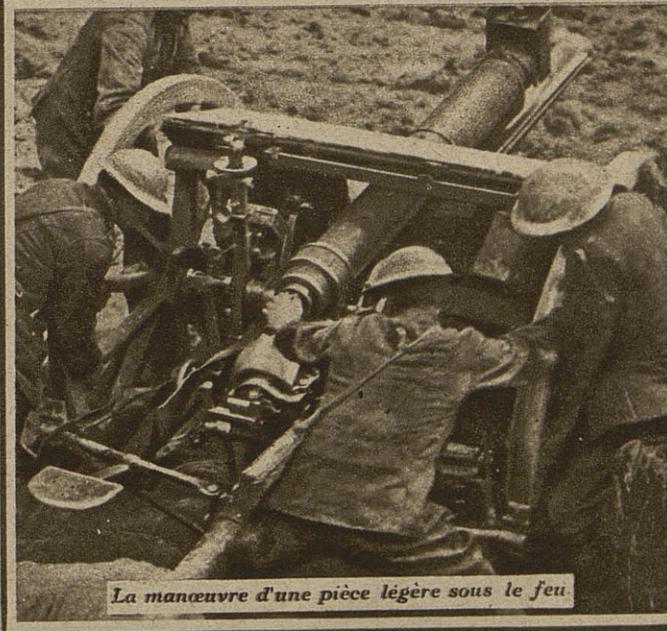
Le dîner sur l'affût d'un canon lourd.



Sous le bombardement.



Les artilleurs à l'ouvrage.



La manœuvre d'une pièce légère sous le feu.

L'AVANCE DES " TOMMIES ", LE JOUR DE LA SAINT-GEORGES, FÊTE DE LEUR ROI

Ce fut pour l'armée anglaise une belle journée. Le ciel était enfin devenu clair, l'atmosphère limpide. Nos alliés commencèrent d'abord par descendre sept " saucisses boches ". Ayant ainsi aveuglé l'adversaire, ce fut sur l'ennemi une ruée sans précédent. Anglais et Ecossais se

jetèrent à l'assaut avec une furie qui démonta l'adversaire. Le soir du 24 avril, les points stratégiques importants Gavrelle et Guémappe étaient pris. 7 batteries, plus de 2 000 prisonniers s'ajoutaient aux 17 000 prisonniers et aux 222 canons des jours précédents.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit par GÉRARD BAUER

A ce cercle la majorité des officiers étaient forcenés de guerre sous-marine. Ils préféreraient cependant demeurer à leur poste sur les grosses unités embossées dans la rade ou dans le canal. Ils s'accommodaient de cette activité modérée, prenaient la mer de temps en temps, pour manœuvrer, ou pour tenter quelque petit raid, et attendaient, en suivant les péripéties de la guerre terrestre, que l'heure de la guerre sur mer ait sonné.

Levinski, réservé, n'entretenait que peu de rapports avec eux. Il n'avait qu'une seule bonne amitié, un certain Rolls, camarade de promotion et qui était mal vu à cause de ses manières d'être et de penser. Ce Rolls était très cultivé, parlait purement l'anglais et le français et était passionné de lettres. Il rimait. C'était un grand garçon brusque et franc et bon. Il avait voyagé en France et ne cachait pas son amitié pour l'ennemi, son admiration pour ses poètes. Il disait avec un gros accent :

— Ce sont des types épatants.

Et parfois, avec la joie qu'il prenait à provoquer les sentiments chauvins de ses camarades, il ajoutait :

— On aurait bien pu leur ficher la paix ! Et comme des protestations s'élevaient :

— Oui... oui... Les livres blancs, jaunes, bleus, verts, rouges... Écoutez, mes amis, tout cela c'est très beau, mais entre nous, on aurait bien pu leur ficher la paix. Ce sont des « types » charmants. Et celui-là les a bien compris.

Ce disant, il sortait un Henri Heine de sa poche, se laissait tomber dans un fauteuil, croisait les jambes et lisait le poète, sourd aux arguments de ses camarades qui voulaient poursuivre la discussion. Comme Levinski allait quitter le cercle Rolls entra. Levinski fut tout heureux de lui serrer les mains. Ils prirent le café ensemble et Levinski lui raconta ce qu'il avait appris le matin même à la *Kommandantur* sa nomination sous les ordres de von Hartig.

— Ah ! mon pauvre vieux, je te plains, lui dit Rolls. Von Hartig est un ambitieux sans cœur... Il est capable de tout, car il a de la volonté, du courage et pas de pitié... La guerre, sur son bateau, sera sans répit. C'est de la folie. D'ailleurs tout est de la folie... Nous nous battons sans savoir comment nous pourrions vaincre, ni comment cela s'arrêtera. Tu te souviens de cette jolie balade de Goethe : *L'apprenti sorcier*... Eh bien, ici ils me font cet effet là. Ils me rappellent l'apprenti sorcier qui a déclenché toutes les pièces du sabbat et qui ne peut plus les arrêter. A chaque fois qu'il touche à un nouveau secret, le vacarme redouble au lieu de cesser. Quel est le sor-

cier qui arrêtera cette danse terrible et macabre... je l'ignore... Mais ce n'est pas Tirpitz, fit-il plus bas et en souriant.

Les deux amis quittèrent bientôt le cercle. Levinski rentra chez lui. Comme il pénétrait dans la maison qu'il habitait, il trouva dans sa boîte, une lettre d'une écriture de femme et qu'il ne connaissait pas. Il l'ouvrit, chercha la signature et lut : Maria Lesser. La lettre disait ceci.

« Mon ami,

« Que devenez-vous ? Vous n'êtes pas, j'espère, encore embarqué ; vous savez que vous avez en moi une amie dévouée qui sera heureuse de vous voir et de vous parler, comme autrefois. »

Levinski lut et relut la lettre, tout ému. Il regarda l'enveloppe et pensa :

— Je ne me souvenais pas lui avoir donné mon adresse...

Mais ce détail était trop mince pour l'arrêter bien longtemps. Et il s'abandonna à la joie de son cœur.

Les sentiments du cœur sont ceux qui réagissent le plus sur l'individu. Les mouvements de sa passion, le doute ou la certitude, l'espérance ou le désespoir, en peuvent faire dans la même journée un être différent, exalté et hardi ou morne et atrocement résigné. Cette lettre que Levinski venait de recevoir et qu'il continuait de tenir entre ses doigts tremblants l'avait soudain métamorphosé. Il se sentit une grande légèreté physique ; un bien-être l'envahit tandis qu'une joie envoiante lui inondait l'esprit. En un moment il oublia toutes ses peines, toutes ses appréhensions, tous ses ennuis. Un rayon de soleil entra par la fenêtre acheva de dissiper tant de nuages. La nature lui parut bienveillante et fertile en bonheurs. Il pensa : « Je suis aimé ! » et quelques instants il n'eut plus d'autres pensées.

Puis il songea à ce qu'il devait faire. Se rendrait-il tout de suite à cette invitation ? Attendrait-il un jour ou plus avant de reparaitre chez celle qui lui témoignait son sentiment par cette lettre amicale ? Il n'hésita pas longtemps, car c'était une nature simple, sans ruse et sans détours. Un autre, plus orgueilleux ou plus habile, aurait peut-être retardé sa venue. Levinski pensa : « Pourquoi n'irais-je pas tout de suite chez elle ? Je lui ai dit que je l'aimais. Elle le sait. Elle en est sûre. Elle me rappelle : ce n'est pas pour éprouver ma résistance ; c'est pour me voir. »

Il descendit et reprit, par les quais et la Wasserallee, un chemin qui lui était familier mais qui, à présent, lui semblait embelli. Deux heures auparavant il l'avait suivi en compagnie de « Rolls, dont il aimait la société et l'esprit inépendant et rêveur.

Cette attitude avait précisément aiguë la sympathie de Levinski. Ses origines polonaises l'empêchaient de parler nettement, de dire jusqu'au bout sa pensée : il avait de la reconnaissance à Rolls de le faire mieux que lui. Et l'amitié — une amitié fraternelle — n'avait pas tardé à compléter cette admiration reconnaissante.

En marchant, il pensait :

« Ce pauvre Rolls ne sait pas déguiser ce qu'il pense ; il ne met pas de frein à ses rêveries et à ses révoltes ; il parle comme il rêve ; un jour viendra où il sera brisé. S'il a du moins une amitié douce et tendre où se réfugier ? »

Par une association toute naturelle des idées, il évoquait celle qu'il allait rejoindre. Il marchait vite, mais sans rien perdre des menus détails de la route. Il trouva un grand charme aux jardins et, pour la première fois, l'université et ses murs de briques rouges et jaunies ne lui parut pas trop laide. Il remonta allégrement la *Schwannenweg* et se trouva bientôt devant la maison de Maria Lesser. Il gravit les deux étages en hâte et sonna.

Comme à l'ordinaire, le vestibule sombre était éclairé par une veilleuse qui ne cessait de brûler dans une lanterne gothique. Cette lueur tremblotante donnait à la petite pièce un aspect mystique, quasi-russe. Ce fut en le remarquant que Levinski aborda Maria Lesser, qui s'avancait vers lui l'air aimable et doux.

— Vous avez une antichambre où brûle une lumière d'icone, amie, fit-il. Je n'y suis jamais resté sans penser à ces petites maisons paysannes de la frontière allemande, mais si polonaises de mœurs et d'habitudes, où brille ainsi une veilleuse devant une vieille statue de la Vierge.

— Ah ! vous avez pensé cela !...

Elle demeurait toute droite, un peu émue, la main dans la sienne, les yeux au loin.

— Oui... oui... dit-elle doucement. C'est la protection du foyer, et quand la lumière s'éteint c'est un grand drame... La mière pourrait bien s'éteindre, continua-t-elle mi-amère, mi-riieuse, il n'y aurait pas de drame. Puis changeant de ton :

— Savez-vous que je suis heureuse de vous voir, bien heureuse. Ces temps sont trop douloureux, trop pesants pour se priver des amitiés qui vous réconfortent et qui vous font un peu oublier la longue tragédie. Êtes-vous dans un meilleur état d'esprit ?

— Il a suffi que vous m'écriviez, que j'aie de vous ces paroles d'amitié et je n'ai plus songé à mes peines.

— Ai-je donc ce pouvoir ?

— Vous l'avez !

— Quelle puissance !

Elle sourit, montrant ses dents blanches, dont l'éclat tranchait dans la matité du visage. Puis elle redevint grave, songeuse, de nouveau. Ainsi, pour quiconque l'observait, elle avait de ces brusques changements de tout l'être.

La mobilité de ses traits correspondait à la mobilité de son âme ; mais le regard, presque toujours était vague, imprécis, lointain. On eût voulu lire dans ces yeux qui filtraient à travers de longs cils noirs une lumière verte et grise ; on eût voulu se pencher sur ce « miroir de l'âme » y découvrir tout ce qu'on ignorait de cette femme mystérieuse : son passé, son présent, ses sentiments, ses instincts. Rien ne permettait de le faire ; le regard, la pensée échappaient à qui voulait les saisir. Levinski n'était pas d'ailleurs un grand psychologue. L'eût-il été l'amour eût altéré ce don. Il aimait spontanément, naïvement, avec une grande franchise de cœur qu'il tenait de ses origines slaves. Il se sentait attiré vers Maria Lesser ; il n'approfondissait pas sa passion ni ne cherchait à rien découvrir, chez elle qu'il aimait, qu'un réciproque amour.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Sur les quais du grand port de guerre, parmi les officiers de marine qui attendent l'U-24 et son commandant le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, qui est embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Le lieutenant Levinski apprend bientôt chez une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, que la guerre sous-marine va être encore intensifiée. Et peu après Levinski nommé second à bord du sous-marin U-51 se rencontre avec son nouveau chef von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie sinon de la répulsion.

J'ai vu.



Général Nivelle.

Maréchal Joffre.

Général Pétain.

EN PROMENADE : LE MARÉCHAL, LE GÉNÉRALISSIME ET LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Voici, pris il y a six mois, un cliché qui réunit, les trois grands chefs de notre armée : le vainqueur de la Marne et les deux généraux qui devaient lui succéder dans le commandement suprême. On

sait que le général Pétain vient d'être nommé chef d'état-major général pour assurer la liaison entre le généralissime et le ministre de la Guerre et préparer les plans des grandes opérations militaires.

Les victimes de l'acide urique



Recommandé par
le Professeur
LANCEREAUX
Ancien Président de
l'Académie de Médecine
dans son
TRAITÉ de la GOUTTE

Goutte
Rhumatismes
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

Empoisonné par l'Acide urique, tenaillé par
la souffrance, il ne peut être sauvé que par l'

URODONAL

car l'URODONAL dissout l'ACIDE URIQUE.

L'OPINION MÉDICALE :

« L'Urodonal n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

D^r P. SUARD,
Ancien Professeur agrégé aux Ecoles de Médecine
Navale, ancien médecin des hôpitaux.

Etabl^e Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

Pagéol
répare la vessie



Guérit vite et
radicalement
Supprime
les douleurs
de la miction
Évite toute
complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antispasmodique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »
D^r Joseph B.
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Anvers.

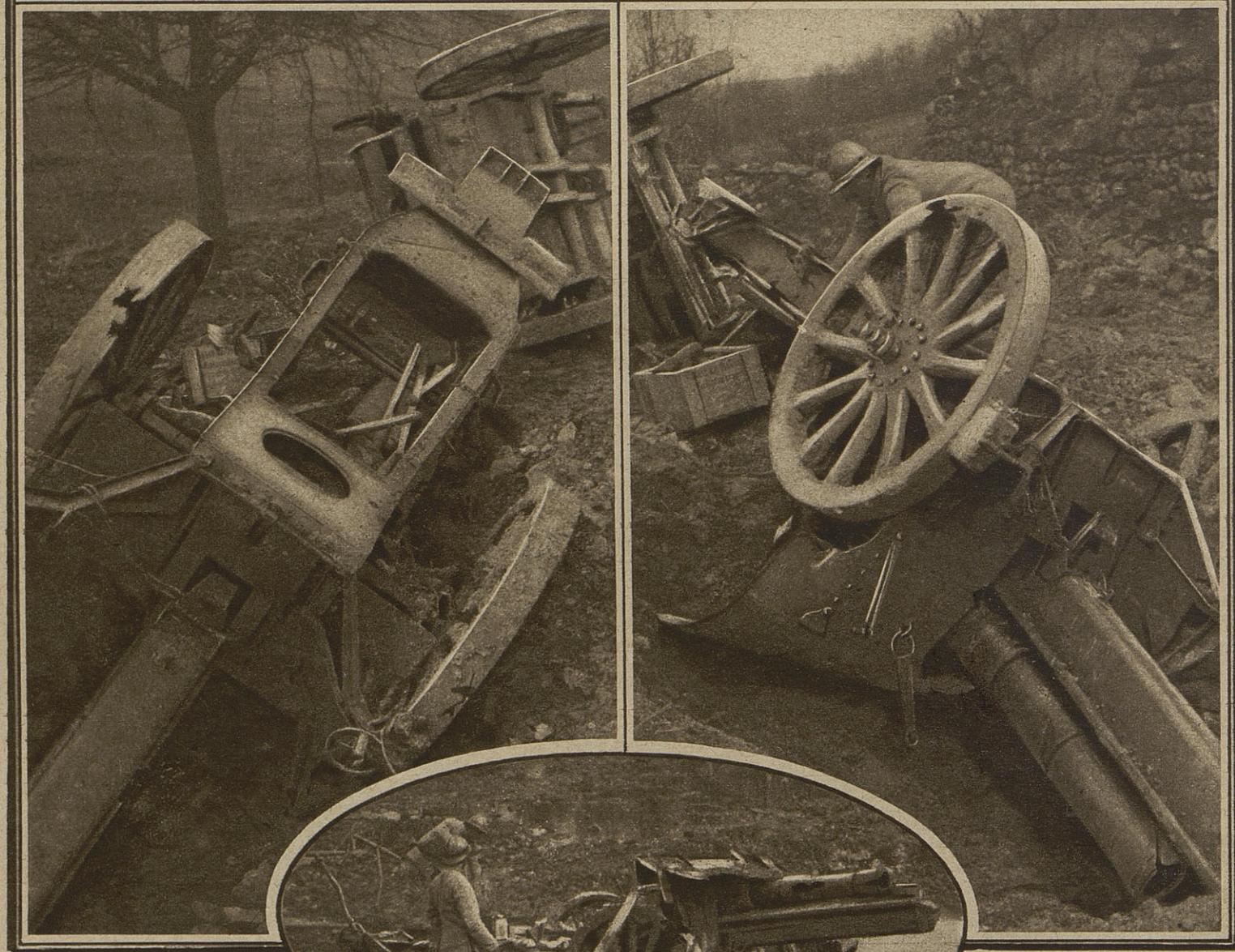
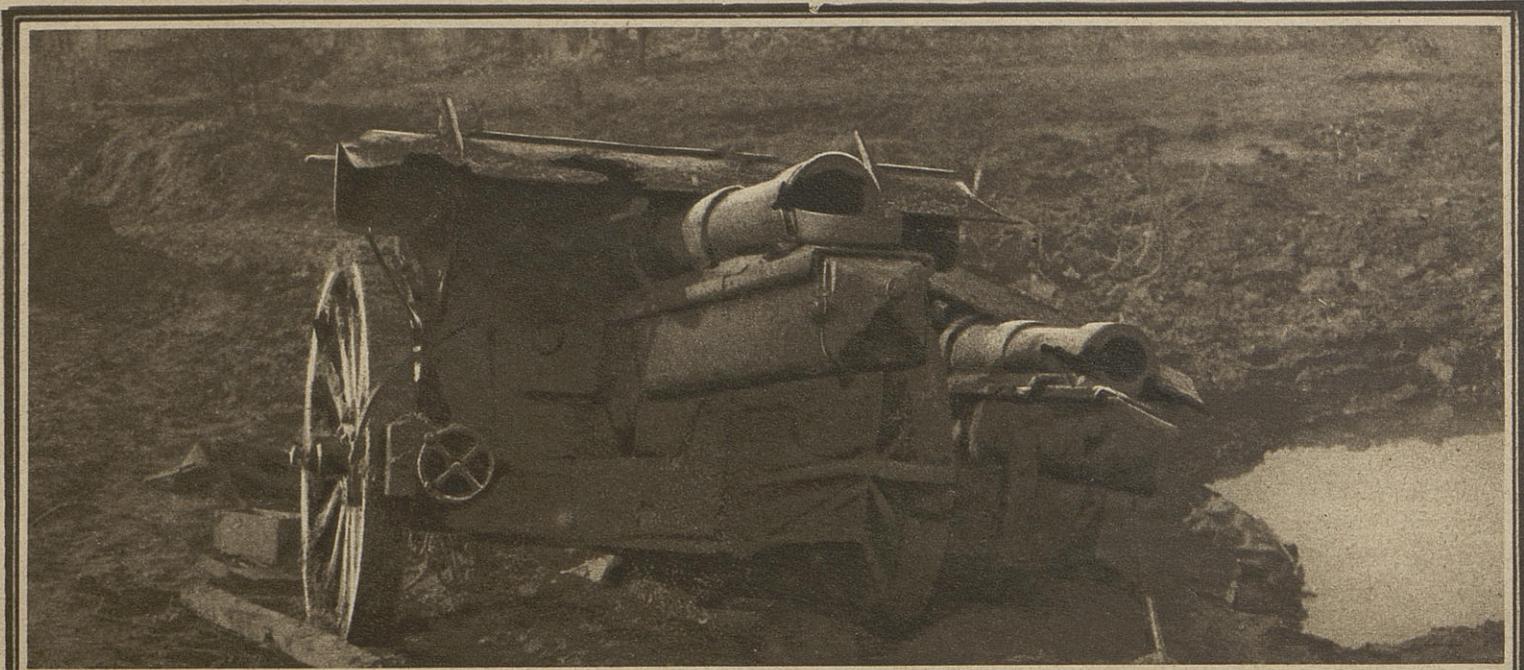
« C'est moi-même Pagéol qui donne à tous des vessies nerveuses et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatites »

— Vous levez-vous la nuit ? Avez-vous des défaillances vésicales ? Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, et toutes Pharm.
La 1/2 boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 fr.

J'ai vu.

LES TÉMOINS IRRÉCUSABLES DE LA VICTOIRE DE NOTRE
OFFENSIVE : LES CANONS ALLEMANDS DE CRAONNE



On sait les efforts de l'État-major allemand pour pallier son échec sur notre front, comme sur le secteur anglais. C'est que le moral affaibli du peuple ne saurait, sans danger pour le régime, supporter la défaite. Il n'en est pas moins vrai, qu'ils l'avouent ou non, qu'ils ont laissé entre nos mains près de 20 000 prisonniers et plus

de 150 canons, dont des batteries lourdes de 3^e ligne. Et voici quelques-uns de ces trophées photographiés sur les lieux mêmes de notre avance, près de C... Quand on sait avec quelle énergie les artilleurs ennemis défendent leurs pièces, on ne peut s'empêcher d'y voir la meilleure garantie de la vigueur de notre attaque.

J'ai vu



AVEC CEUX QUI ONT CONNU LES HORREURS DE L'INVASION (cliché pris à H... le 15 avril)

Ils ont éprouvé toutes les formes de l'assassinat, du pillage, de la violence, de la spoliation, et malgré tout leur âme est sereine et ils ont très haut leur certitude de la victoire et de ses suites. Cette femme qu'on voit au premier plan, nous a dit simplement : " Mon mari a été fusillé..." et elle ne manifeste ni faiblesse, ni cette excita-

tion qui est presque aussi inquiétante que l'abandon. Nul cri, nulle emphase. On sent que l'habitude de la douleur noblement acceptée a modelé et fortifié l'âme, comme elle a sculpté les visages en traits durs et précis. Mais qu'on aille leur parler -- à ceux-là qui ont tant souffert -- d'une paix qui ne serait pas la " Paix par la Victoire " !

J'ai vu.

LA MISSION FRANÇAISE AUX ÉTATS-UNIS



M. Viviani.

M. Marshall.

Maréchal Joffre.

Major général Scott.

“ On vous appelle le papa Joffre. Mais on se souviendra toujours que le papa Joffre a sauvé la civilisation du monde. ”

Toast de M. Marshall, vice-président de la République, au banquet de Washington, offert le 28 avril à la mission française en Amérique.